

I  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

I

Briousov est le premier poète contemporain russe. On ne peut placer son nom qu'aux côtés de Pouchkine, Lermontov, Tiouttchev, Fet, Nekrassov et Baratynski. Il nous a légué les modèles d'une poésie éternelle. Il nous a appris à sentir le vers d'une manière nouvelle. Et c'est dans cette perception, inédite pour nous, du vers que se sont soudain éclairés, avec un vif éclat, les procédés de Pouchkine, de Tiouttchev et de Baratynski. Cette chose nouvelle, à laquelle Briousov nous a initiés, est entrée dans le cours du développement de la poésie nationale. Aux confins de l'audace, la couronne d'un héritage sacré brillait encore au front de Briousov. Il a quitté la vie de tous les jours pour la brume des recherches. Là-bas seulement, derrière le brouillard de l'indécis, le soleil couchant de l'intégrité pouchkinienne couvrait d'or son vers élastique. Il est un poète béni par le meilleur passé. Seuls de tels poètes jouissent en poésie d'un droit législatif : en rompant avec « l'ancien », ils restaurent d'une manière nouvelle les meilleures traditions du passé. Seuls de tels poètes sauvent le passé du délabrement : en fustigeant les défauts du passé, ils forcent ses qualités à parler d'elles-mêmes. Comme Pouchkine devient lumineux et odorant, comme Baratynski paraît séduisant à travers le

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

II  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

prisme de l'œuvre de Brioussov ! Nous sommes tous, dès l'enfance, obligés de glorifier Pouchkine. Ces éloges sont froids. Elles ne nous préservent pas des tout derniers engouements pour la muse futile de Nadson ou la muse habile du comte A.Tolstoï. Pouchkine est le poète le plus difficile à comprendre ; et en même temps le plus simple en apparence. Il est facile de glisser à la surface de ses poèmes et de penser que l'on comprend Pouchkine. Il est facile de glisser et de voler dans le vide. Au lieu de jouir du parfum subtil et enivrant de la poésie pouchkinienne, nous trouvons sa muse fade. Si l'on renonce à l'arlequinade des mots, servant communément à glorifier Pouchkine, il n'évoque au fond pour nous – rien d'autre qu'un dieu campé sur l'Olympe. Est-il d'ailleurs surprenant que l'Olympe se soit ensuite rempli de poètes de deuxième rang souvent, mais de poètes compréhensibles en effet.

Voilà pourquoi l'étude de la poésie de Brioussov, en dehors du plaisir artistique qui l'accompagne, est encore utile : elle nous découvre un sentier infallible vers les sommets radieux de l'intégrité Pouchkinienne. Et simultanément, le mystère de Pouchkine, dont nous parlait Dostoïevski, est déchiffré par Brioussov. Le mystère du « tout » pouchkinien apparaît ainsi comme la fissure la plus profonde de l'âme, fendant comme une épée chaque bloc de la vie. L'intégrité de la vie se trouve opposée

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

III  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

à l'intégrité de l'œuvre. Se dévoile alors chez Pouchkine toute une nouvelle série de luttes et de contradictions, que nous ignorions jusqu'alors. Pouchkine n'est plus seulement un poète, mais un héros tragique sacré, ayant dissimulé son sacerdoce sous la chasuble de la poésie. Nous apprenons tout cela sur Pouchkine, parce que nous voyons dans la poésie de Briousov une intégrité indubitable ; mais nous n'ignorons pas d'où vient, chez Briousov, cette totalité ou, plus exactement, cette apparence de totalité. Ce que Pouchkine a tenu caché, Briousov l'a révélé. Briousov et Pouchkine se complètent. Et si dans Briousov nous devinons parfois Pouchkine, de la même façon chez Pouchkine l'on entrevoit une série de nouveaux traits propres à Briousov.

Aucun poète ne s'est déployé avec une force aussi tenace que Briousov. Le chemin qu'il a accompli depuis la publication des « Symbolistes russes » jusqu'à « Stephanos » est immense. Des contrées marécageuses des recherches décadentes ont surgies les couronnes glacées de son œuvre. Sur cette route de montagne, nous croisons une région de sombres rêveries – un pays de ressauts montagneux, couverts de brume et d'une verdure étiolée, dans laquelle sombre avec moiteur la lumière du soleil. Comme cette région est admirablement esquissée dans les contours encore à peine ébauchés de l'œuvre de Briousov – au fil des

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

IV  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

pages de « Tertia Vigilia ». Puis : de quelle rudesse les blocs de granit de cette œuvre sont marqués dans l'éclat noyé de « Urbi et orbi ».

Mais si nous avons regardé l'œuvre de notre poète adoré avec l'œil du futur, « Stephanos », bien sur, aurait retenu notre attention. Voilà pourquoi nous saluons « Stephanos » non seulement comme un nouveau pas dans les recherches audacieuses de Briousov, mais aussi comme le début de l'incarnation de ces images qui président à toute œuvre, mais que seul un grand poète sait incarner. Briousov est le seul grand poète russe de notre temps. Nous devons noter cela tout de suite, pour ne pas l'assimiler à ces critiques qui se plaignaient de la pauvreté de la littérature nationale, d'abord à l'époque de Pouchkine, Gogol et Lermontov, puis à l'époque de Tolstoï et Dostoïevski.

Le dernier recueil du poète fut un événement si grand dans le domaine de la création, qu'il nous faut, pour l'évoquer, nous intéresser d'une manière générale aux procédés de l'œuvre entière de Briousov. Ces procédés ressuscitent les procédés éternels de l'œuvre d'art, si souvent oubliés.

Briousov engendra un profond bouleversement en poésie. Ce revirement fut conditionné par des progrès probants dans le domaine de la forme. Non seulement par des mots, mais aussi par des faits, Briousov démontra que la forme était inséparable du fond

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

V  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

et que les symboles de la poésie véritable étaient toujours réels. Le symbole, en tant que totalité de l'image, unit la forme de l'image au contenu de cette forme. S'il n'y a pas de véritable réalité dans la symbolisation, l'unité indivisible de l'image se morcelle. La forme nous apparaît alors comme une surface sous laquelle nous devons reconstituer le contenu. De là le début des divergences dans la façon de percevoir l'art : 1) restaurer d'après la forme le contenu correspondant ; 2) selon un contenu supposé, corriger cette forme jusqu'à créer un symbole ou une unité indivisible. On obtient de ce fait une sorte de problème mathématique sur la construction d'un triangle, à la base duquel une droite relie la forme au contenu, et au sommet – leur unité indivisible représentée par un symbole. Il faut donc une certaine habileté pour trouver un symbole dans une forme donnée ; il faut de l'audace pour déterminer si le symbole se superpose sur la forme de l'image.

L'idéal de la poésie est d'incarner le mot, de montrer l'union de la forme de l'image et du symbole. C'est seulement alors que le triangle symbolique se transforme en point, en symbole. Si dans une œuvre d'art, la convergence du fond et de la forme demeure incomplète, on parlera d'une triplicité des principes de création, chargés d'amener la forme ou le contenu d'une émotion au symbole. Plus le sommet du triangle symbolique – symbole de l'image - est éloigné,

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

VI  
V. BRIOUSSOV  
par A. BIÉLY

moins la prétendue forme s'accorde avec le contenu, moins l'œuvre d'art est parfaite, plus elle renferme de médiocrité, de schématisme involontaire, de manque d'incarnation, d'idéalité.

L'idéal de la poésie est d'éradiquer la médiocrité, c'est à dire de fondre la forme et le contenu de l'image en un symbole vivant. Mais la pierre d'achoppement, c'est la forme de l'art. La forme de l'art doit recueillir la vie. Alors le poète, qui crée les formes des images et exprime ces formes au moyen d'un mot, devient lui-même mot – incarnation du mot. L'artiste devient œuvre d'art. Or ici, c'est la limite de la poésie. Ici, c'est la naissance au sein de la poésie du culte religieux de la personnalité. Ici, c'est l'union de l'œuvre et de la religion dans la création par l'artiste d'une religion, dans une théurgie.

Le culte théurgique change la couronne de laurier du poète en couronne de martyr. La poésie est le chemin et non le bout du chemin. La poésie est le début et non la fin. Il y a transfiguration poétique, là où l'œuvre se retourne sur elle même. Selon que l'artiste proclame la divinité de son propre « je » ou du « je » universel qui s'est révélé en lui, se résout la question de savoir s'il devient *un dieu*, ou s'il se transforme *en Dieu*. Le « je » particulier se révolte contre le « je » universel ou fusionne avec lui. Ils s'engagent tous deux de la même

— STALKER ÉDITEUR —

© Texte inédit © Maternité ©

VII  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

manière dans l'art. L'art est toujours la religion médiate d'un individu, qui a adopté ou rejeté Dieu. C'est pourquoi la poésie est un avant-goût des derniers coups de tonnerre ou du silence ultime. C'est pourquoi tout véritable poète se rapproche toujours involontairement des émotions suscitées par la révélation divine ou par la lutte contre dieu ; ses œuvres nous brûlent du feu du démonisme et de la révélation. Brioussov est un véritable poète. Souvent la forme de ses images se superpose au symbole. Dans les images simples de son œuvre, ce n'est pas chose facile que de rêver. Car, il n'est pas simple sans raison : en se rapprochant d'une unité parfaite, il touche aux confins de la poésie. Dans les images qu'il célèbre, nous découvrons les images éternelles du démonisme.

Le principe théurgique suppose l'unité indivisible de la forme et du fond. Le contenu de la création artistique est composé ici de tout un complexe d'émotions, reflétées par le monde, et par la forme qui recrée ce monde, - le dernier maillon de la chaîne visible de la création, c'est l'homme. L'homme est un pacificateur : son rêve est absolument réel. L'homme est semblable à Dieu, en tant que créateur. Son but est de ravir par la force le Royaume de Dieu. Il est l'unité du monde et du Créateur, l'unité de la forme et du fond. L'unité conventionnelle de la forme et du fond dans les principes de création romantique et classique aspire à cette unité

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

VIII  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

absolue de la forme et de son contenu. Cette unité s'atteint dans l'œuvre romantique par la transformation de la forme en moyen et du contenu en but ; le principe classique nous montre strictement le chemin inverse. Avec une telle violation de l'équilibre entre le fond et la forme, l'unité indivisible du symbole ne concorde pas encore avec celui qui crée, mais avec l'objet de la création. Surgit alors la voie du romantisme et du classicisme. La forme créatrice se sépare de son créateur. Naissent les formes de l'art.

L'idéal de l'art classique est d'assujettir le fond à la forme. Présenter la forme suprême signifie présenter le sujet absolu de la connaissance. Or le sujet de la connaissance est soit une norme vide soit une norme s'appuyant sur l'idée de valeur. C'est cette idée de valeur qui constitue tout le contenu de la conscience du « je », compris comme un symbole. Dans une œuvre d'art, l'artiste – opposé à Dieu – est lui-même ce *symbole*. La création classique, si elle est cohérente, passe inévitablement par la lutte contre Dieu. Briousov est le plus pur classique. Il mène le principe classique jusqu'à son achèvement. Voilà pourquoi il s'élève souvent au dessus de l'Art. Voilà pourquoi ses images, froides de l'extérieur, nous charment de l'intérieur par leur force magique, grésillent au feu du démonisme. La création classique ne mène à la théurgie que par le biais de la magie.

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

IX  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

La théurgie est de la magie blanche. La magie noire du non-être, qui se terre dans l'esthétisme, se rompt par la magie blanche et apparaît avec l'embrasement sanglant de la lutte et de la destruction. Les froides images que distille la muse de Briousov sont pénétrées d'un feu ardent. C'est pour cela que Briousov nous séduit. Qu'il nous attire, et nous charme.

La poésie russe commémora son affranchissement d'un classicisme fallacieux par la forte antinomie entre le classicisme de Pouchkine et le romantisme de Lermontov. L'évolution poétique qui lui succéda n'aggrava pas cette antinomie, mais au contraire, l'atténua. Principe classique et principe romantique ne se rassemblèrent pas, ils se mélangèrent vaguement. De Nekrassov et Tioutchev, en passant par Fet, Polonski, Maïkov, nous adoptâmes des traditions variées ; Enfin, le divin vers de Pouchkine dégénéra dans le style, douteux comme l'habit d'autrui, d'un Golenichtchev-Koutouzov, et la mélancolie ardente de Lermontov dans le triste ronchonnement de Apoukhtine et dans les soupirs honnêtes mais impuissants de Nadson.

Finalement, surgît le grand talent qui redonna au vers ancien un semblant de nouveauté, en le couvrant du voile angélique de la réconciliation entre la forme et le fond. Je veux parler de Balmont.

X  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

La jeune poésie russe rejeta vivement toute attitude floue envers la forme et le fond par une triple opposition à ces points de vue vagues. Les motifs qui guidaient secrètement la jeune poésie russe sont les suivants : 1) la forme et le fond sont indissociables\* ; 2) leur unité peut être conventionnelle et absolue. L'unité conventionnelle est définie par : 1) le détachement total de la forme et du fond (les tentatives avortées d'Alexandre Dobrolioubov) ; 2) la sujétion de la forme au fond : le fond est pris pour la forme (V.Ivanov, A.Blok) ; 3) la sujétion du fond à la forme (Brioussov).

Brioussov fut le premier à relever notre intérêt pour le vers. Il nous réapprit ce qu'était le travail sur la forme. Et une grande partie de ce qui nous était masqué dans l'œuvre de nos poètes nationaux favoris se mit à resplendir comme le jour. Brioussov ne se contenta pas d'arborer la beauté de sa muse, il nous rendit notre poésie nationale.

Dans le dernier recueil de Brioussov, les détails de son œuvre se formèrent avec un relief tout particulier. L'amour du mot par lui-même atteint là des beautés indéfinissables. Brioussov fut le premier des poètes russes à disséquer les éléments infinitésimaux qui rentrent dans la composition d'une oeuvre. Avec d'infimes moyens, il parvient aux effets les plus subtils.

---

\* Cette vérité antique était parfaitement oubliée de la plupart.

XI  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

Dans cette habileté à transmettre, par des procédés simples, ce qui est à peine perceptible, la loi de conservation de l'œuvre obtient sa légitimité. Voilà pourquoi, afin de déterminer en quoi consiste le charme de sa muse, il faut de parler de l'ordre des mots, des virgules et des points. Pourtant, avec ces procédés banals, il imprègne ses vers d'une beauté nouvelle et sans précédent ; Briousov fut le premier poète russe contemporain à ranimer chez nous l'amour du rythme. N'est-ce pas lui qui, dans « Urbi et orbi », répandit à pleines mains les nouveaux rythmes, que lui volèrent aussitôt ses élèves et ses pasticheurs. Il y a dans ce livre, auprès de rythmes raffinés (Ménoetius[menotij], assoupissement[dremote] ; bâti[dostroen], guerrier[voin] ; attelés[scepleny], allumés[zatepleny] ; osé[staven], asservi[bespraven] ; Falerne[Falerna], fidèle[vernoj], etc.) toute une kyrielle de rythmes simples. Mais on sent que cette simplicité est de second ordre : c'est la simplicité d'une complexité qui s'est abolie. On en trouve chez Briousov les plus subtiles images :

Les feuilles en soupirant sous le vent, qui les flatte,  
S'envolent doucement et roulent au loin,  
(Des pensées du passé dans une vision flatteuse)  
Vivre et mourir – ça n'a rien de triste.  
*Avec une faux bien aiguisée, tranchant sans douleur,  
Sont comprimées dans l'âme et la joie et la peine.*

XII  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

D'autres images semblent brodées de soies  
éclatantes et colorées.

Par exemple :

Comme des serpents, comme des fils,  
S'enroulent, s'emmêlent, se rompent  
Sur les flots les faisceaux de la lune.

Ou bien :

De soie jaune, de soie jaune  
Sur le satin bleu  
Brodent des mains invisibles.  
Vers l'horizon d'or  
Dans un fragment incandescent  
Le soleil disparaît à l'heure de la séparation.

Mais le poète utilise rarement cette opulence de couleurs qu'il maîtrise pourtant à la perfection. Au lieu d'épithètes étincelants, Briousov emploie des épithètes vrais, simples, qui accentuent le détail caractéristique de ce qui est représenté. Souvent ce n'est pas la couleur, mais le dessin de l'image qui nous frappe dans la poésie de Briousov. Deux mots ordinaires rapprochés d'une manière inhabituelle pénètrent lentement et irrésistiblement dans l'âme.

Tout est tromperie, tout respire le mensonge, -  
Dans chaque miroir un sosie,  
Exécutant la volonté de Dieu,  
*Semble* une face retournée.

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

XIII  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

Nous sommes toujours saisis par le don d'une parole inhabituelle. Brioussov a un talent encore plus grand : le don de la parole simple. Cette simplicité nous séduit particulièrement dans la partie intitulée « La Vérité des Idoles ». C'est comme si devant nous surgissaient les images austères, tracées en jaune et brun sur le fond noir des vases de la Grèce antique.

Après avoir réveillé en nous l'amour du rythme, Brioussov fut le premier à ressusciter sous nos yeux la conception d'une vie intime du vers. Le rythme particulier de son mètre s'enrichit par le mariage génial, non seulement des mots eux-mêmes, mais aussi des sons contenus dans les mots. Le rythme musical répond au rythme des pensées et des images. Brioussov sait utiliser d'une manière surprenante le parallélisme des mots et des images, tout en charmant l'oreille et l'imagination par une variété fantasque, n'outrepasant jamais les limites de l'uniformité de ce parallélisme.

Nous *n'attendions* pas, nous *ne savions* pas,  
Que tous deux nous étions condamnés.  
Nos horizons étaient *étrangers*,  
Nos rêves étaient *opposés*.

Il convient de s'arrêter sur ce quatrain. Les procédés de Brioussov ont ici un relief tout

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

XIV  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

particulier. Un autre nous aurait fatigué avec le parallélisme incessant de ces vers : 1) Nous...nous ; 2) la redondance des verbes ; 3) le parallélisme absolu des dernières rimes. Afin d'éclairer notre pensée, nous redonnons le même exemple, avec un petit changement.

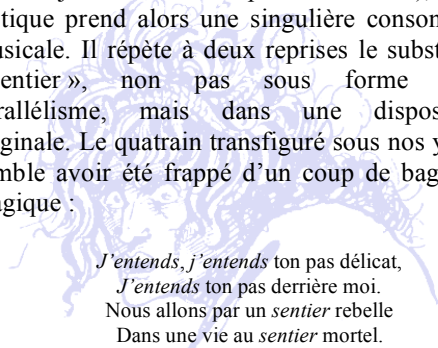
Nous *ne savions* pas, nous *ne savions* pas,  
Que tous deux nous étions condamnés.  
Nos horizons étaient *étrangers*,  
Nos rêves étaient *étrangers*.

En comparant ce quatrain avec celui de Briousov, nous apercevons clairement la liberté du parallélisme chez Briousov et l'asservissement de la forme dans la version que nous avons modifiée. Nous avons donné cette variante comme un exemple de maîtrise scrupuleuse de la forme, à distinguer de la victoire sur la forme observée chez Briousov. Dans l'ordre des mots de Briousov, le parallélisme musical et étymologique est souvent respecté et la souplesse de la forme conservée. En utilisant la forme avec brio, Briousov demeure toujours en dehors de la forme. En restant sobre, il est toujours fantasque, original. Un poète banal, au contraire, tend vers l'amorphie, voulant ainsi préserver ses résidus d'individualité du pouvoir fatal de la forme sur lui. Si les paroles d'Orphée à Eurydice avaient dit :

XV  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

J'entends, j'entends ton pas délicat,  
*J'entends* ton pas derrière moi.  
Nous allons dans la vie par un étroit  
Sentier rebelle, mortel...

- nous n'aurions pas pu, d'un point de vue formel, pinailler sur ces mots, mais nous n'aurions pas non plus été subjugués par eux. Que fait Brioussov ? Il déplace deux mots (le verbe « j'entends » et le pronom « ton »), et le distique prend alors une singulière consonance musicale. Il répète à deux reprises le substantif « sentier », non pas sous forme d'un parallélisme, mais dans une disposition originale. Le quatrain transfiguré sous nos yeux, semble avoir été frappé d'un coup de baguette magique :



*J'entends, j'entends* ton pas délicat,  
*J'entends* ton pas derrière moi.  
Nous allons par un *sentier* rebelle  
Dans une vie au *sentier* mortel.

Brioussov a su apporter à la simplicité des mots et des images le raffinement de l'arrangement.

Brioussov fut le premier poète contemporain à avoir su chasser du vers les mots vides de sens et superflus, dont même les meilleurs poètes se servent pour remplir leurs vers. Il n'y a pas chez

XVI  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

Briousov de mots inutiles. Son langage bref, clair, simple, étonne.

Le style est l'âme du poète. Il y a une mélodie et une harmonie du style. La richesse des épithètes et des métaphores est rapportable à l'harmonie. L'ordre des mots présente une mélodie. Une mauvaise mélodie peut être bien harmonisée. Mais l'harmonisation ne peut masquer une belle mélodie. La mélodie peut se passer d'harmonie. Ce qui importe - c'est le rythme. La mélodie est plus proche de l'essence de la musique, du rythme. Les phrases géniales de Beethoven sont souvent des mélodies dénuées de recherche. L'ordre des mots - c'est la mélodie du style. L'ordre des mots nous dévoile souvent les profondeurs de l'âme créatrice. L'harmonisation du style n'est souvent pas plus superficielle que la houle de la mer.

Mallarmé a dit fort bien que le poète génial est celui qui a su trouver une nouvelle place au mot. La répartition des mots chez Briousov nous stupéfie. Briousov possède le don de la mélodie. Il est le meilleur styliste d'entre les poètes russes contemporains.

Le principe classique s'est pleinement défini dans la poésie de Briousov. Le feu du démonisme qui souffle sous l'armure de fer, dans laquelle sa muse est enfermée, le prouve. Or nous ne savons pas si Briousov s'était rendu maître de tout le système d'idées qui

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

XVII  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

accompagne l'œuvre d'un auteur classique, ou si, au contraire, c'est ce système qui s'était emparé de Brioussov. Où ira donc Brioussov, s'il a déjà atteint le sommet de son œuvre ? Ici, sur les hauteurs, s'offre le monde. Ici, commence la troisième tentation du Christ par le diable : la tentation du règne. Il faut vaincre l'inertie terrestre du pouvoir : il faut fuir sur les ailes de la religion. Ou, au contraire, si l'on n'a pas compris le ciel, s'en détourner.

Brioussov est un magicien. Les abîmes du monde béaient depuis longtemps dans ses images. Ils s'ouvrent aussi dans « Stephanos ». La magie de Brioussov se découvre avec une clarté toute particulière dans la partie intitulée « Remontés des Enfers ». Mais la magie - c'est la lutte de l'inertie terrestre et de l'envol. Des *sommets terrestres*, le poète voit avec une grande clarté *les profondeurs célestes*. Comment doit agir celui qui foule la terre avec sublime face à la profondeur de l'abîme des cieux ? Le jauger ou ne pas le jauger d'un envol ? Le poète tarde à répondre.

Effrayant et mystérieux,  
Là-bas un Etre ailé  
Est éclairé par le feu.  
Derrière lui ! Derrière ! Derrière !  
Aspirant à l'envol  
Nous nous élançons tous deux.

Mais curieusement —

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

XVIII  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

De nouveau mon âme est brisée  
Par un coup de tonnerre, et moi,  
Aveuglé soudain dans un tourbillon d'or,  
Je suis retombé dans l'abîme de l'existence.

Et enfin :

Je sais, l'épée ne m'épargnera pas...

Le poète, qui foulait la terre avec sublime, siégeait sur un trône de glace. Mais de l'abîme des cieux, l'Etre Ailé pointait sur lui, comme une épée, ses foudres.

Ayant atteint l'intégrité artistique, Briousov se tient entre la création et la vie, que son œuvre a sublimée. La mort et la vie luttent en lui. Et s'il avait pu s'en tenir à la forme de la vie, il serait mort, rayonnant, dans son œuvre. Mais, à travers la forme, il a regardé dans la Vie Précieuse. Désormais l'Image du Chevalier Ailé ne l'abandonnera plus, jusqu'à ce qu'il ait choisi le chemin de la Vie ou celui de la Mort.

XIX  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

II

— Oui, oui... Editions « Scorpion »<sup>1</sup> ! - une voix métallique, sèche, retentit. Métallique, une petite voix de fausset expulse laconiquement ces mots compassés.

Et les mots volent, comme des flèches élastiques, décochées d'un arc. Parfois même, ils sont empoisonnés.

« Oui, oui... Parfait », — poursuit la même voix, si froide, si autoritaire, si solennelle.

C'est vous qui êtes entré dans la rédaction de « La Balance »<sup>2</sup>. Des étagères, des livres, des tableaux, des statuettes. Et ce qui vous a frappé en premier : vêtu d'une redingote montante, un grand brun, svelte, penché sur le récepteur téléphonique, comme un arc flexible courbé par une flèche, ou comme Méphistophélès en costume moderne. Un beau visage froid et moqueur, avec une barbe noire effilée – un visage pouvant prendre une pâleur mortelle, - tantôt expressif, tantôt sculpté dans du métal. Un visage froid, dissimulant tout mouvement de révolte et de tendresse. Des lèvres rouges, crispées, des cils et des sourcils semblant

---

<sup>1</sup> Editeur des symbolistes russes (*N. d. T.*)

<sup>2</sup> Revue symboliste publiée par les Editions Scorpion. « La Balance », animée par un état major d'écrivains groupés autour de Briousov (Biély, Balmont, Soloviev, Ellis...) a paru chaque mois de 1904 à 1909. (*N. d. T.*)

maquillés au charbon. Un grand front noble, tantôt lisse, tantôt strié de légères rides, rendant son visage soudain moins maussade, moins capricieux. Et brusquement un sourire d'enfant découvre des dents d'une blancheur éblouissante. Tantôt panthère noire - carnassier, tantôt chat domestique – craintif.

« Oui, oui... Parfait »... Il raccroche le téléphone.

Vous êtes entré. De sous les longs - très longs cils semblables à du velours, des yeux tristes vous consume, avec hostilité. Vous êtes un peu troublé. Vous ne connaissez pas Valéri Briousov. Vous lui posez une question. « Je ne sais pas, décidément, il s'agit de... » Vous vous taisez. Il se tait aussi – un épais silence, chargé de moiteur. Vous ne savez pas quoi dire : vous vous sentez bête soudain – plus bête que vous n'ayez jamais été. Vous venez simplement d'être frappé par le sérieux du poète de la folie Valéri Briousov, par sa courtoisie à peine marquée, comme démodée (Nietzsche aussi semblait un peu démodé). « Dring » - sonnerie du téléphone. Et d'un geste élastique, il pose sa main sur sa poitrine, comme s'il exécutait devant vous le « salaam » oriental ; il exagère une courbette polie et bondit comme une panthère, d'un pas léger, sur le téléphone.

— Editions « Scorpion »...oui, oui... Parfait !

XXI  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

« J'ai lutté avec Dieu dans la nuit : ses rayons me brûlent encore », - vous vous rappelez son poème, et le voilà sec, froid, affairé, braillant au téléphone d'un ton poli mais impérieux. Il vous semble maintenant que c'est un sortilège, que Valéri Brioussov se montre sciemment ainsi devant vous, pour se dérober. Vous l'avez pris au dépourvu. Peut-être a-t-il tracé des cercles magiques avant votre arrivée. Et maintenant il est cet homme debout, en redingote, un téléphone à la main, qui disparaît sous terre ou s'envole pour le sabbat avec les héros de son « Ange de feu ». Et la pièce n'est déjà plus une pièce. Et ce n'est plus un homme d'affaires penché sur le téléphone, mais le démon de Vroubel penché sur le monde. Où êtes-vous ? Ne feriez-vous pas mieux d'y aller avant qu'il ne soit trop tard ?

Il a levé ses yeux tristes, qu'il maintient fixés vaguement au dessus de votre tête : il n'écoute ni le rapport sur le travail d'imprimerie, ni le chant confus sur la naissance du monde - le récit « du chaos ancien, cette patrie ! »<sup>3</sup>. Comme il ressemble à présent au portrait que Vroubel a fait de lui ! Un formaliste consciencieux au travail ou le prince Hamlet, un crâne entre les mains : « Etre ou ne pas être ». « Oui, oui », - il a reposé le combiné.

---

<sup>3</sup> Référence au poème de Fiodor Tiouttchev intitulé « Qu'est-ce qui te fait tant hurler, vent des nuits ». (*N. d. T.*)

XXII  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

— Je suis à vous : j'ai cinq minutes à vous consacrer.

D'un geste souple, il vous a courtoisement invité à vous asseoir. Lui, ne s'est pas assis. Les mains posées sur le dossier de la chaise, il se prépare à vous écouter. Vous n'avez encore rien dit. Il vous semble bizarrement qu'on vous a retiré de force toutes vos pensées, et que vous avez oublié le plus important – le motif de votre venue. « J'ai cinq minutes à vous consacrer ». « Dring » - téléphone. Un bond sur l'appareil : « Editions « Scorpion ». Le récepteur téléphonique retombe. Il est de retour, il se tait. Ses yeux sont baissés, mais il vous semble qu'ils vous observent à travers les paupières rabattues. La sévère autorité de l'attention qu'il vous porte vous hypnotise. Vous êtes déjà involontairement en train de lutter contre son hypnose. Vous déposez les armes, et le voilà qui se met à vous parler, si poliment ; un triste sourire d'enfant scintille sur son visage dur et austère. Son visage est tantôt beau, tantôt laid. Tantôt élégant, tantôt gauche. Tantôt une maladresse dans les mouvements, tantôt une singulière souplesse. Tantôt un sentiment d'hostilité s'éveille chez vous pour cet individu spécial, pour cet individu qui n'est déjà plus un homme, qui s'est décomposé en folie et redingote montante, si bien qu'il n'y a plus rien en lui d'humain - seulement la folie en redingote. Tantôt, au contraire, vous voulez vous incliner

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

XXIII  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

devant cet être, crucifié pour l'éternité par le poids du fardeau dont il s'est chargé. Un tel talent, une individualité si forte : devrait laisser de côté toutes les tracasseries sans importance ?

Il a l'entière responsabilité du mouvement qui, d'une vague puissante, submerge la Russie. Il l'a organisé seul. Ce fou, appelé vers l'allégresse du chant, l'allégresse de la danse, est presque un martyr, presque un ascète.

Quelle personnalité, quelle magnifique apparition : le plus talentueux des poètes russes de notre époque et le plus intelligent, le plus correct d'entre eux. Il paraît souvent autoritaire : eh dame : nous le remercions d'être ainsi. Car cet autoritarisme émane d'un sentiment de responsabilité. Il est responsable du destin de ce courant qui lui est plus cher que la vie ; lequel d'entre nous est dévoué avec autant d'abnégation à ses idéaux ? Est-ce que nous ne vendons pas ces idéaux pour un plat de lentille, pour la gloire, pour satisfaire nos caprices ou notre confort personnel ?

Et lorsque nous agissons ainsi, Brioussov nous rappelle fermement au devoir. C'est comme s'il rougissait de nos erreurs, lui qui veut éradiquer de l'art nouveau tout esprit de provocation, de profanation, de bravade et de désordre. Il y a eu bien assez de négligences, et maintenant qu'est arrivé le travail organisé, qu'il faut rassembler les hommes prônant l'art nouveau aux masses, Brioussov nous montre,

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

par sa vie, par chacun de ses actes, l'exemple. Je ne crois pas à la sincérité et au sérieux de ceux d'entre nous qui ne comprennent pas cela. Brioussov n'est pas seulement un grand poète, il est notre mot d'ordre, notre drapeau, notre général dans la lutte contre la routine et la trivialité.

Tel est Valéri Brioussov. Joyeux, l'allure crâne, il file le long des rues, en faisant tourner sa canne. Vous n'avez pas le temps de le reconnaître qu'il surgit déjà devant vous : il semble toujours, qu'il déboule de nulle part. Il y a dans la tournure de Valéri Brioussov quelque chose de vif, de robuste, d'agile. Je suis certain qu'il aurait été bon gymnaste. Je dis cela parce qu'on rencontre rarement chez les écrivains d'homme simplement bien portant, surtout si son apparence et son monde intérieur sont marqués du sceau de l'extraordinaire, de l'exceptionnel. Souvent, chez un écrivain, ce caractère exceptionnel n'est qu'une pose ou une dégénérescence. La saine rareté de Brioussov nous est précieuse. C'est pour cela que l'éclat de sa poésie ressemble à la belle lumière du jour ou à la lueur des étoiles la nuit, et non pas à une petite flamme palustre, lascive, tremblotant sur de la malandre. Poète de la passion, Valéri Brioussov - est le poète d'une passion saine et pudique.

Sont-ils nombreux ces poètes là de nos jours ?

XXV  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

Brioussov est un volcan, couvert de glaces. Qui ne craint pas cette glace, capable de geler ses relations intimes avec le poète, verra en lui les explosions volcaniques, qu'émettait sous nos yeux son oeuvre brûlante. Oui, nous estimons Valéri Brioussov. Mais nous ne l'avons évalué qu'à moitié.

Dans l'Apocalypse, Jean mesure la longueur du temple futur. Là, où la création poursuit son développement, mais où les moyens de représentation sont épuisés, l'aridité mesurée, et même la symbolique est par allégorie plus profonde que l'extase décelée dans les paroles extatiques. Là, où la douleur devient anesthésie, et où la voix du martyr est enrouée par les cris, il ne lui reste plus qu'à sourire froidement à ses bourreaux.

Tout cela est applicable à Valéri Brioussov. N'est-ce pas la raison pour laquelle il a su peser chaque mot, chaque geste, qu'il est resté un poète là où d'autres ont perdu leur impulsion créatrice ? Ici il s'est protégé des espions par des chiffres, des dates, des relations. Mais celui qui verra dans ce monsieur à la barbe noir – cet homme, penché sur le téléphone, - le prince Hamlet, un crâne entre les mains, celui-là n'oubliera jamais Valéri Brioussov.

\*\*\*

XXVI  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

Quel est cet homme si pâle, si soucieux, debout contre le mur ? Il reste – les bras croisés dans le hall du théâtre, entouré de marionnettes en redingote, au milieu du clapotis des vagues de soie que font les robes des dames, recouvert d'un fracas de paroles inutiles – seul, tout seul il reste là-bas. « Valéri Brioussov », - vous entendez dans un murmure, vous approchez le face à main de vos yeux. Mais il a déjà disparu.

Vous êtes introduit dans le Monde, dans le milieu des arts et des lettres ou dans une autre bonne société de Moscou. Voici des peintres, des musiciens, et des poètes, des critiques, des avocats, des personnalités publiques – ils sont tous là. Comme ils parlent bien ! Comme il est intéressant de les écouter ! Quelle richesse ! Quel faste ! Comme ils se répètent bien tous ! Comme s'élève dans le rythme de leur rapport à l'art, dans la musique de leurs âmes, la mélodie du « Serin » : « Serin, Serin »...

Voilà ce qui vous passe involontairement par la tête, tandis que, faisant légèrement gesticuler sa main droite (Nietzsche aussi gesticulait en parlant), il donne ses explications. Si vous êtes venu lui montrer des vers, il examinera froidement chaque mot, il brisera en vous toute fatuité. Il ne se contentera pas de signaler les imperfections, mais le démontrera avec une précision mathématique. En chemin, il fera un détour par l'histoire de la littérature, arrosera le tout d'une pluie de citations, s'agrippera à un

— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © Maternité ©

XXVII  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

mot, un seul, tiré d'un extrait de poème que vous connaissez bien, et avec ce mot, vous secouera pour faire tomber les opinions habituelles des poètes et des critiques sur l'individualité du poète en question.

Si vous êtes venu le voir, en espérant lui faire part de vos impressions sur tel ou tel courant d'idées, il absorbera avec une curiosité inhabituelle toutes vos pensées, s'emparera sans difficulté de votre terminologie, tirera lui-même la conclusion – totalement inédite - de vos paroles, démontrant avec exactitude qu'il n'y a pas d'autre déduction possible.

— Excusez-moi, ça fait cinq minutes déjà. Il faut que je parte. — Il vous adresse un salut solennel, après son discours enflammé il est de nouveau froid, si froid. Sèchement, il vous tend une main glaciale, traçant dans l'air une sorte de figure géométrique. Vous vous rhabillez. D'un geste démodé, il vous aide poliment à enfiler votre manteau ; et — « dring » - le téléphone encore. Un bond sur l'appareil. En sortant de la rédaction, vous entendez :

« Editions « Scorpion »... Oui, oui... »

« Parfait ».

Postez-vous près du réverbère. Regardez le passer — il vole devant vous, d'un mouvement élastique, léger, bondissant comme une panthère, il s'éclipse dans le brouillard du soir — où va-t-il ? : à son cabinet de travail, au sabbat - le « fils d'Ether » quitte la rédaction pour des

— **STALKER ÉDITEUR** —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©

XXVIII  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY

régions vaporeuses ou pour une réunion de société, où sa voix d'aigle, tranchante, fendra le silence d'un cri administratif : « Conformément au paragraphe du règlement »... Et ses yeux, lorsqu'il parle ainsi, - ses yeux tristes, si tristes - sont follement rêveurs.

\*\*\*

Une courtoisie démodée et une sorte de pudeur frénétique dans la dissimulation de soi, semble inconcevable parfois aux neurasthéniques de notre époque ; ils déversent leurs sentiments, leurs paroles, leurs folies sur chaque personne qu'ils croisent. Regardez, le voilà, le poète contemporain. Lui ou le petit chérubin, le bel homme d'opéra, le faible d'esprit ; il se conduit en héros, bombe le torse, foulant le trottoir avec ses caoutchoucs estampillés<sup>4</sup> ; il est si gentil, si tendre, si bon : et soudain avec un petit sourire d'ange, il vous fait une crasse : il se frotte les mains, il trotte, il trotte le long de la littérature russe, rôdant et fouinant.

L'homme de lettres du passé, sur le point de disparaître, n'est pas comme ça : il est si grand, et drôle, si drôle : sa main tremble, son doigt

---

<sup>4</sup> Allusion à un article d'Andreï Biély paru dans la revue « La Balance » en 1907 (N°5) condamnant les épigones du symbolisme pétersbourgeois. (N. d. T.)

XXIX  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

menace, il a le dos courbé ; il tombe avec ses caoutchoucs dans une flaque.

Rarement, rarement, un visage concentré traversera la salle, comme s'il était totalement étranger à la réunion. Rarement, rarement, retentiront de l'estrade des mots adressés au public. Ce ne seront pas des mots ronflants : ce seront plutôt des remarques sur la conversation, des chiffres, des citations, des exemples historiques ou littéraires. Le propos sera sobre, concis, simple. Mais justement celui-là restera dans votre mémoire pour toujours, alors que les discours pompeux, eux, s'effaceront. C'est ainsi que parle Valéri Briousov : corrections, chiffres, citations. Il sait donc, à l'aide de chiffres et de dates, anéantir n'importe quel opposant.

Vêtu d'une redingote montante, un grand monsieur monte sur l'estrade : il s'exprimera intelligiblement. Il montera et s'assoira. Puis il aura disparu.

Mais l'adversaire sera hors d'état de nuire.

C'est ainsi que je le voyais, ces dernières années, lors des conférences littéraires ; alors, il parlait au milieu de ses ennemis. A présent, ses ennemis sont devenus ses admirateurs. Il les a conquis. On ne le voit plus maintenant tous les mardis au cercle. Rarement, rarement, sa silhouette noire, obscure, apparaît. S'il se montre, c'est qu'il sait pourquoi il est venu.

XXX  
V. BRIOUSOV  
*par* A. BIÉLY

Briousov ne va que là où sa présence est indispensable.

Briousov a enfilé sur la folie sa redingote tissée de dates et de chiffres. La folie, engoncée dans une redingote montante, - voilà ce qu'est Valéri Briousov. Il est ainsi lorsqu'il compose ses merveilleuses images, il est ainsi lorsqu'il analyse devant de jeunes poètes débutants les beautés artistiques de Baratynski, de Pouchkine ou des poètes latins (ses mains volettent entre les rayons, les livres semblent s'ouvrir tout seuls à la bonne page). Il est le même au téléphone dans les locaux de « Scorpion », à l'imprimerie, aux expositions - un Hamlet, penché sur des profondeurs, entrelacées de chiffres. « Dring » - sonnerie du téléphone. Et Briousov est là.

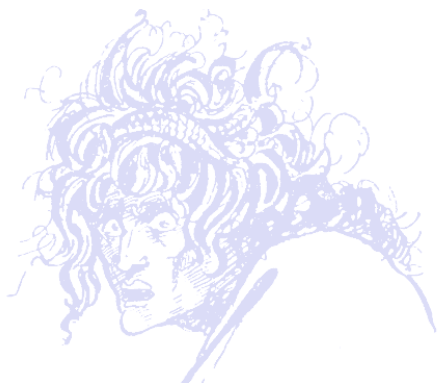
— « Scorpion »... Oui, oui. Parfait ».



Andreï BIÉLY

Traduit du russe par Marina Berger  
(Traductrice du *Dickens & Griffith* de S. M. EISENSTEIN  
et du *Parricide* de I. OLECHA  
parus tous deux chez STALKER ÉDITEUR)

XXXI  
V. BRIOUSSOV  
*par* A. BIÉLY



— STALKER ÉDITEUR —

© *Texte inédit* © *Maternité* ©